Zeitschrift: Revue Militaire Suisse

Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse

Band: 137 (1992)

Heft: 3

Artikel: Notre artillerie a-t-elle des missions suicidaires? : Réflexions inspirées par les succès obtenus par l'artillerie coalisée contre son homologue irakienne dans la guerre du Golfe

Autor: Métral, Gérard

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-345188

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Notre artillerie a-t-elle des missions suicidaires?

Réflexions inspirées par les succès obtenus par l'artillerie coalisée contre son homologue irakienne dans la guerre du Golfe.

Par le capitaine Gérard Métral

Lors de la guerre du Golfe au début de 1991, la télévision a montré au monde stupéfié ce que la recherche technologique militaire avait développé durant les années de guerre froide : la précision chirurgicale obtenue par les bombes guidées (cette arme nouvelle avait déjà fait son apparition au Vietnam), l'étonnant survol à basse altitude de Bagdad par un missile de croisière *Tomahawk* en route vers son objectif, le bombardier furtif *F 117* à l'aspect si étrange.

Les moyens mis en œuvre représentent une évolution qualitative aussi importante que l'avait été l'introduction, au siècle dernier, des armes à feu se chargeant par la culasse. Celui qui dispose de tels moyens a un avantage absolument décisif sur ceux qui en sont dépourvus. Une grande armée du XXe siècle, celle de l'Irak, a été battue à plate couture par un corps expéditionnaire du prochain millénaire.

Pourtant, les armes aériennes que les médias ont montrées ne constituent que la pointe d'un immense iceberg. Une révolution tout aussi importante s'est produite sur le champ de bataille avec, en particulier, le système de positionnement grâce aux satellites (*GPS*), les équipements de vision nocturne, les nouvelles munitions d'aviation et d'artillerie, la mise en œuvre d'engins de détection d'objectifs de plus en plus performants. Ces matériels ont coûté aux Irakiens des milliers de morts et évité des pertes sanglantes aux coalisés.

Notre armée, dans certaines de ses pratiques, reste encore très «irakienne»; comme nous ne pouvons prévoir comment la situation européenne va évoluer dans les vingt ans à venir, il est indispensable de modifier dès maintenant nos habitudes, afin d'être prêts, au cas où les rêves que fait naître l'évolution politique actuelle viendraient à se transformer en cauchemars.

En tant qu'officier d'artillerie, j'ai été particulièrement sensible à ce qui a été rapporté sur l'engagement de cette arme dans les opérations de février 1991, notamment dans un excellent article du Colonel R. H. Scales[1]. Il en ressort que, si certaines de nos manières d'engager l'artillerie s'avèrent encore plus valables aujourd'hui qu'autrefois, d'autres devront, probablement, être abandonnées ou, pour le moins, marginalisées. Ces changements concernent encore davantage les officiers des troupes appuyées, c'est-à-dire les formations mécanisées et l'infanterie.

Ce qui rend les changements nécessaires

Ce sont essentiellement les nouveaux moyens d'acquisition d'objectifs, notamment les radars de localisation de sources de feu (*Firefinder*), couplés avec les bombelettes terriblement efficaces des

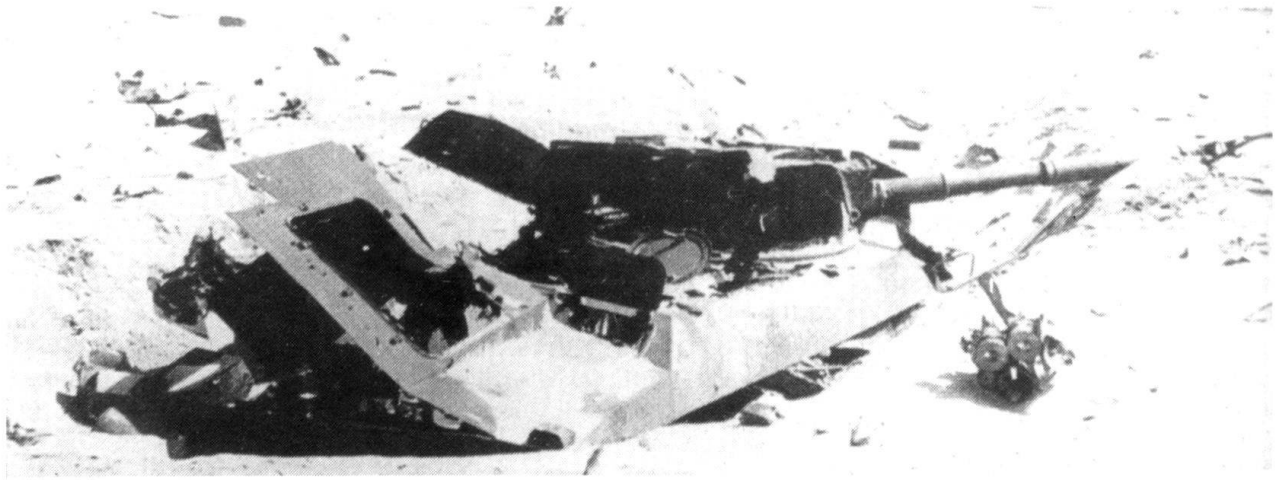
[1] *Colonel Robert H. Scales Jr: «Accuracy Defeated Range in Artillery Duel»,* International Defence Review *5/1991, pp. 473-481.*

Batterie tractée irakienne de 122 mm anéantie par un tir de MLRS.

munitions de type cargo, qui bouleversent les données.

Les radars de localisation des sources de feu sont des engins qui détectent les obus en vol et analysent leur trajectoire grâce à un calculateur électronique, ce qui localise avec une grande précision la position de la pièce qui a tiré. Couplés avec un système de direction des feux performant, ils permettent de déclencher des tirs de contre-batterie dans un délai de quelques minutes, voire de quelques secondes, si une batterie est maintenue de piquet en position de tir. Selon l'article cité, une des tactiques employées avec succès dans la phase qui a précédé l'offensive terrestre consiste à faire tirer une volée sur un objectif sensible irakien par une batterie de lance-fusées multiples (*MLRS*). Les lanceurs quittent immédiatement leur position; les Irakiens essaient de riposter en tirant sur l'emplacement supposé de la batterie ennemie; ils dévoilent ainsi leurs propres positions. Dans certains cas, les éléments de tir se trouvent déjà affichés aux pièces américaines, alors que les projectiles irakiens sont encore en vol. Les soldats irakiens survivants décrivent les effets dévastateurs du tir de contre-batterie comme un «orage d'acier». La part de l'artillerie de Saddam Hussein anéantie par l'artillerie alliée est bien supérieure à celle détruite par l'aviation : on peut en estimer la proportion à 8 contre 2.

De l'aveu des Américains, les performances de leurs radars ont nettement dépassé les indications fournies par les constructeurs: on a été, comme on dit dans le canton de Vaud, «déçus en bien». Les bombelettes des fusées



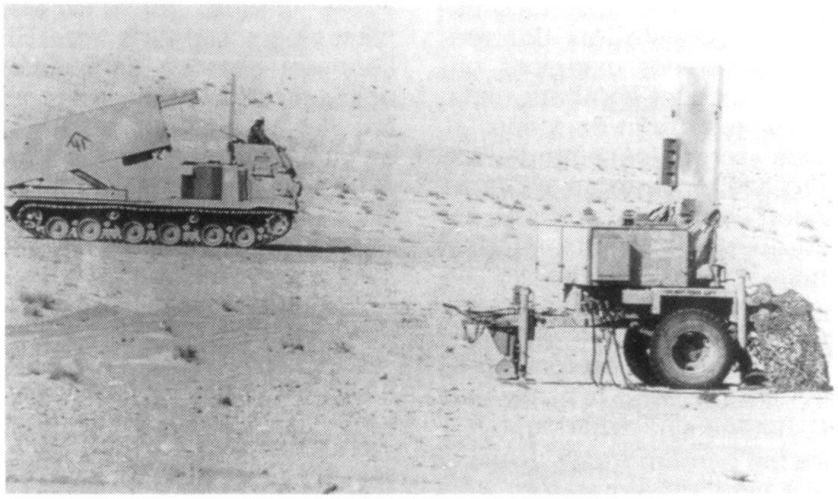
Obusier blindé irakien de 122 mm détruit par les bombelettes d'un obus cargo de 155 mm.

et obus cargos ont été spécialement conçues pour détruire des objectifs blindés; les obusiers blindés comme notre *M-109* constituent vraiment une cible idéale pour ce type de projectiles. Les tests effectués en temps de paix par les techniciens américains ont «quelque peu sous-estimé» l'effet de ces nouvelles munitions, en particulier dans le domaine psychologique.

Le drone a aussi fait ses preuves durant la guerre du Golfe; il repère et engage des tirs de contre-batterie contre des positions n'ayant pas encore tiré. Après quelques expériences cuisantes, les Irakiens vont tirer de moins en moins avec leur artillerie, ce qui va poser un réel problème de repérage pour les Américains.

Ayant eu le privilège de suivre des essais effectués en Suisse avec le drone israélien *Scout*, je peux témoigner de la prodigieuse efficacité de ce système : avec la caméra du petit avion téléguidé, on «zoome» sur l'objectif, ce qui permet de confirmer son identification, puis on en fait afficher automatiquement les coordonnées, que l'on transmet ensuite au poste de calcul de tir (PCT). Sitôt l'objectif identifié, tout se déroule aussi vite et précisément que le déclenchement de feu par un commandant de tir à terre, disposant d'un goniomètre laser.

S'il est un enseignement que l'on peut tirer de la guerre du Golfe, c'est que, dans un conflit où l'adversaire dispose de moyens modernes de localisation d'objectifs, une artillerie qui reste en position se trouve inévitablement condamnée.



Une association dévastatrice: un lanceur MLRS *et un radar* Firefinder *(ici le modèle compact et mobile* TPQ-36*).*

Nos «vieilles» habitudes

Dans l'instruction des batteries de pièces, on accorde une importance toute particulière aux exercices de changement de position. Le cycle «couvert d'aguets – prise de position – retour au couvert d'aguets» fait partie du drill classique de l'artilleur mécanisé. Lorsqu'il est pratiqué de manière répétée, on obtient des temps de réalisation tout à fait corrects et compatibles avec le comportement imposé à l'artillerie mécanisée par la guerre moderne. La batterie passe l'essentiel de son temps dans son couvert d'aguets; elle va en position pour tirer une série et, sitôt le feu tiré, elle retourne à son couvert. Lorsqu'elle repart tirer, elle se rend dans une autre position. Lors de combats intenses, elle peut simplement passer d'une position de tir à une position de rechange, sans halte au couvert d'aguets. La formule «tirer et se tirer» est sa règle de conduite. Vu les expériences durant la guerre du Golfe, il n'y a qu'à apporter de légères corrections aux chiffres donnés dans nos règlements concernant la durée pendant laquelle une batterie ose rester en position de tir.

Il faut cependant regretter une «tradition» que j'ai vécu durant les vingt ans pendant lesquels j'ai servi dans l'artillerie mécanisée. Dès qu'on passe aux exercices de groupe ou de régiment, on néglige cette mobilité, laissant parfois les pièces plus d'une heure en position de tir. On pourrait certes objecter que le but de tels exercices est d'entraîner d'autres éléments, comme la coordination du feu et du mouvement ou le jeu complexe des subordinations, qu'on préfère par conséquent ne pas perdre de temps avec des aller-retour entre couverts d'aguets et positions de tir, technique que l'on suppose bien maîtrisée après les exercices de batterie.

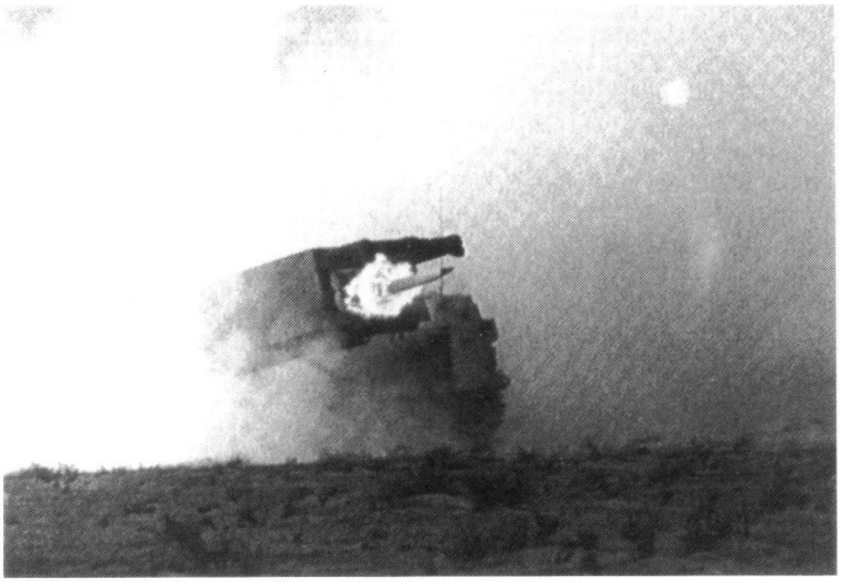
Il en résulte malheureusement que les commandants de groupe, de batterie, comme la troupe appuyée, finissent par considérer cette situation statique comme

normale. Cette fâcheuse habitude persiste lors des manoeuvres, ces exercices qui simulent des combats réels. Ainsi, il suffirait de respecter plus scrupuleusement l'esprit des règlements existants pour avoir une artillerie au comportement ultra-moderne... Cela n'est applicable que pour des tirs de courte durée, des feux dits d'anéantissement, qui représentent, soulignons-le, la mission principale de l'artillerie.

Le caractère suicidaire des missions de neutralisation et d'illumination

Il n'en va pas de même pour les deux autres missions les plus courantes, à savoir les feux de neutralisation et ceux d'illumination. Ces deux missions imposent aux unités d'artillerie l'obligation de rester en position de tir pendant une durée assez longue, puisque les pièces ne cessent de tirer. Si l'ennemi dispose de radars de localisation de position de feu, il a amplement le temps de déclencher son tir de contre-batterie.

En l'absence d'équipements modernes de vision nocturne, notre méthode est de transformer la nuit en jour, au moyen de fusées ou d'obus éclairants, selon une technique qui faisait déjà ses preuves pendant la Première Guerre mondiale. Nos moyens de vision nocturne sont, dans l'ensemble de notre armée, franchement insuffisants. Seuls les engins les plus modernes, comme le char *Léopard-2*, disposent d'équipements équivalents à ceux utilisés par les coalisés au Koweit et en Irak. Les Irakiens ont subi de lourdes pertes de nuit, leurs chars et leurs positions d'infanterie se faisant canonner et détruire en tir direct, sans pouvoir riposter, comme des aveugles pleinement visibles pour leurs adversaires.



L'arme de contre-batterie la plus redoutable employée dans la guerre du Golfe: le lance-fusées multiple MLRS. *Une seule fusée contient 644 bombelettes.*

On peut, bien sûr, rétorquer que, contrairement aux conditions rencontrées en Irak, l'ennemi se trouverait en terrain relativement accidenté, qu'il aurait donc quelque difficulté à placer ses radars pour analyser des trajectoires basses; mais cet inconvénient ne concerne que les tirs à courte distance, de l'ordre de 3 à 5 kilomètres, qui ne sont que rarement les portées d'engagement de l'artillerie. Lors de tirs d'illumination, la situation est totalement favorable à l'adversaire, car l'obus tiré dans les angles supérieurs parcourt une trajectoire particulièrement longue et élevée, une situation idéale pour un radar *Firefinder*. Pour un ennemi disposant d'une supériorité en moyens de combat nocturne, notre artillerie éclairante devient un objectif prioritaire, vu qu'elle peut lui retirer son avantage essentiel. Il engagera donc volontiers contre elle de puissants moyens de contre-batterie.

Conséquences pour les troupes appuyées

A la question du commandant d'infanterie: «Puis-je compter sur le tir éclairant de l'artillerie pour appuyer mon action ?», l'artilleur devra répondre, parodiant les célèbres plaisanteries à l'humour souvent noir de *Radio Eriwan antwortet*[2], «En principe oui, mais une seule fois!».

Cela ne veut pas dire qu'il faille envoyer au rebut toute notre munition éclairante d'artillerie, mais simplement qu'il faut en limiter l'emploi à

[2] *Schiff Michael. Fischer Taschenverlag, 1973.*

des cas exceptionnels, n'obligeant pas la batterie à rester longtemps en position, à un tir d'illumination de courte durée, permettant d'identifier un objectif important, ou d'éclairer une situation confuse. Il faut définitivement renoncer à des missions du type «Illuminez 20 minutes...».

Un des rôles du tir d'illumination, qui était de permettre la correction des volées d'introduction des feux d'artillerie avant de déclencher le feu d'efficacité, est maintenant périmé, vu l'augmentation considérable de la précision obtenue par l'emploi du calculateur *Fargo*. Un seul coup d'obus lumineux tiré par une pièce, qui peut ensuite immédiatement changer de position, est en principe suffisant pour permettre au commandant de tir d'identifier son objectif et de le localiser avec précision à l'aide de son goniomètre laser. Le calculateur et les lois de la balistique feront le reste.

Les feux de neutralisation sont surtout demandés à l'artilleur dans le cadre d'opérations coordonnant le feu et le mouvement, dans le but d'obliger l'ennemi à s'abriter pendant que nos unités progressent à découvert. Un tir de neutralisation «classique» dure une dizaine de minutes, temps très long, lorsque l'ennemi dispose de moyens efficaces de contre-batterie. Contrairement au feu d'illumination, celui-ci est en général tiré dans les angles inférieurs, si bien que, dans notre terrain très coupé, la détection de ses trajectoires peut poser quelques problèmes aux radars de détection ennemis. Mais il ne faudrait pas trop compter là-dessus.

Il serait donc préférable, chaque fois que faire se peut, de remplacer les missions de neutralisation par des feux d'anéantissement brefs mais massifs, après lesquels les batteries changent immédiatement de position. On peut en espérer un effet aussi efficace qu'avec un feu de neutralisation moins dense mais plus long, surtout si l'objectif se prête à l'emploi de munitions cargo dont l'effet démoralisant est très puissant. Lors de tirs avec des obus classiques, il peut s'avérer utile d'incorporer dans les volées un ou deux obus fumigènes et incendiaires, qui augmenteront la confusion dans les rangs adverses et diminueront la capacité de réagir.

Expérience pendant la guerre du Golfe

Selon des sources britanniques, une brigade d'artillerie irakienne, qui disposait initialement de 80 pièces, en a perdu 20 à la suite d'attaques aériennes, puis 50 à cause d'un tir de barage de lance-roquettes multiples (*MLRS : Multiple Launch Rocket System*).
***Le temps stratégique*, décembre 1991**

Les leçons de l'histoire militaire

Un phénomène se répète à maintes reprises dans l'histoire, qui provoque à chaque fois des pertes inutiles et qui risque même d'entraîner la défaite: la négligence dans l'appréciation de l'évolution technique. En effet, les hiérarchies militaires sont généralement conservatrices, les habitudes et la routine semblant faire systématiquement obstacle, non pas tant à la nouveauté, mais à l'abandon de tactiques devenues périmées, voire dangereuses, qui s'étaient une fois révélées bonnes. Phénomène d'autant plus regrettable qu'il est évitable.

A titre d'illustration, on citera l'apparition de la mitrailleuse sur le champ de bataille dans la guerre russo-japonaise de 1905; malgré les rapports circonstanciés des observateurs, les modes d'attaque de l'infanterie ne seront pas modifiés sensiblement avant 1914, avec, comme conséquence, la boucherie que l'on sait. On vient d'assister dans la guerre du Golfe à la mise en oeuvre de techniques absolument révolutionnaires. Les moyens de l'artillerie n'en sont qu'un aspect. Il apparaît parfaitement possible d'adapter l'instruction de nos troupes. Indépendamment de l'acquisition de nouveaux matériels, dont l'achat peut tarder à se concrétiser pour les raisons financières et politiques que l'on sait[3], il est capital d'épargner à nos hommes et aux matériels qu'ils servent les pertes que causerait une attitude désinvolte face à l'évolution technique.

G.M.

[3] *Ce n'est qu'en 1992 que notre armée recevra les premiers «Panzerfaust», alors que, dès l'intervention israélienne au Liban en 1982, il était devenu patent que les chars modernes ne craignaient plus les tubes-roquettes de la génération de notre modèle 58.*